

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 41

PDF erstellt am: **04.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



COMMENT LO CURÉ DJAN DÉFENDAI SA VEGNE

VOUAIQUE lo momeint dâi veneindzo. Cein mé fâ rassoveni dè l'histoire dè Djân dâi z'Entommeures. Lè don Rabélais que la racontè, dein son lâivro de *Gargantua*, dont vo z'é zu parlâ dein lo tein.

Onna beinda de maraudeux et de bregands arrevant dein on velâdzo io tot fut binstou rassassâ : bâo, vatsé, modzons, caïons, dzenellhiès, mimameint lè fennès. Rein ne fut tràovâ trâo tsaud ni trâo pèsant. Po fini la fîta, l'arrevant tsi lo curé Djân dâi z'Entommeures, qu'avâi na balla vegnè et qu'amâvè lo bon vin, et sè mettànt à débliottâ lè rappè de feindant et de bliantsetta, à bresi lè cornè, lè tsapons, lè passî (échallas), à défonçâ lè capite qu'on arâi de que les Bolchévistes lâi avan passâ, avoué la cochyliis, lè vè, le kouâtre et tota la vermena que lo diable l'a inventâ po no z'eimbetâ ! Ne sarâi rein restâ que lè z'agrès se lo curé lè z'avâi laissî ferè. Mâ accutâtè !

Ci Djân dâi z'Entommeures étâi on crâno luron, dzouveno, sè qu'on étalla, adrai comme on chindzo, solido et que ne falliâi pas tarabusta.

Melabâgro ! que fâ quand l'eut vu ci commerce... Attende pi, tserravouët ! Vu vo ferè dans ! Adp, empougnè on dordon d'épenè, cambè lo muret de la vegnè et sè met à rolhi su lè z'estafîe que se gonflîavânt dè resin et ne se mauifiant de rin dâo tot : fredâ, amont, avau, lo chaton z'onnavè sein bosti, ein fâsaint châtota lè cervallè, bresi lè tsambè, rontrè lo cotson, demantibula lè brè, éclaffâ lo naz !... Se quiaqu'on vòlliâve se mussi derrâi on grugnon, Djân te l'arenâve coumein on tsin ; se fasâi état de sè sauvâ, te lâi émuluève la titâ d'on coup bin ajustâ ; à cliiau que fasant mine de sè rebiffâ, l'épéclîavè lo pîtro et l'intortollivè lè boui ào bet de son dordon...

Vo lo dio, c'était épouairant ! Lè z'on hurlâvant à vo essordollhi, le z'autro passâvant sein pipâ lo mot. Po fini, la curé sè teniâ vè la portâ de sa vegnè et l'assomâve cliiâo que fasant état de fotre lo camp. N'ein restâ pas pi ion et tota la beinda lâi a passâ.

Lè deïnse qu'on fasâi dein lo tein à cliiâo que s'avisâvant dè roba le resin et d'abimâ lè vegnè... Sami.

FAUT PAS S'EN FAIRE !

APRES la guerre, une chanson populaire disait, dans son refrain : « Faut pas s'en faire, moi je ne m'en fais pas. »

Cette chanson eut une grande vogue, parce qu'elle paraissait synthétiser l'état d'esprit et les dispositions de tous. Elle était en quelque sorte un programme et un précepte.

S'il pleuvait, on disait alors : « Ne t'en fais pas, laisse tomber ». Si les choses allaient mal, on déclarait qu'elles pourraient être pires et l'on ne se trompait pas. C'est à cette époque que le commerçant et l'industriel, qui ne s'en faisaient pas, inventèrent le pain chimique, qu'ils rem-

placèrent le beurre par la margarine, la margarine par la graisse végétale, la graisse végétale par des succédanés, puis les succédanés par des ersatz. Nos fabricants d'ersatz, qui s'en font de moins en moins, viennent de trouver une nouvelle mine de matières grasses. Ils se sont aperçu que les sauterelles du Sahara, comme celles de l'Arabie et du Turkestan russe, étaient très riches en matières oléagineuses. Voilà une source de profits qui avait été dédaignée jusqu'ici.

Les laboratoires vont travailler à plein rendement. On capturera les sauterelles, soit vivantes, soit en les empoisonnant ; on les portera à l'usine ; on les soumettra aux appareils déjà employés pour procéder à l'extraction des huiles de grignon, de pépins de raisin, de citrons ou de chrysalides de ver à soie. On purifiera la graisse obtenue à l'aide de la vapeur, on en fera des savons ou des produits alimentaires ; on les mettra dans des boîtes élégamment présentées et la publicité entrera en jeu.

Nous lirons des articles écrits par un savant médecin nous certifiant que la graisse de sauterelle est meilleure que le beurre, qu'elle contient des vitamines et des rayons ultra-violet, qu'elle fortifie, qu'elle rajeunit, qu'elle embellit, qu'elle donne de l'élégance et de l'esprit comme la morue, et la banane des « canaris ».

Et nous marcherons. Nous mangerons de la graisse de sauterelles, et si l'on nous envoie au cimetière beaucoup plus tôt que ne pouvaient le faire présager notre constitution et nos atavismes, il ne faudra nous étonner qu'à moitié.

On peut résister un certain temps au pain chimique, mais si l'on ajoute à ses effets ceux des pommes sautées à la graisse de sauterelles, ne soyons pas surpris de sauter le pas.

Prosper.

Humour écossais. — Tu es marié maintenant, Jack ?

— Oui, Donald.

— Quel genre de femme as-tu épousée ? Sait-elle coudre ?

— Non, Donald.

— Sait-elle préparer le « porridge » ?

— Non plus, Donald ; mais elle chante très bien.

— Tu n'es pas malin, Jack ; un canari t'aurait coûté moins cher !

LA BATAILLE DU LEMAN

C'EST pourtant une rude triste invention que la guerre ! Si ça n'est pas une misère, pour le temps que dure notre pauvre vie, qu'on aille encore le perdre à s'éterniser entre chrétiens. Ça serait même seulement des sauvages, ils ne demanderaient bien sûr pas mieux qu'on les laisse tranquilles, pour mourir de leur belle mort, le plus tard possible. Ah vouâh ! Plus on va en avant, plus ça vient pire. Les guerres d'aujourd'hui sont venues tant épouvantables que d'y penser, ça fait horreur ! Et puis ça ne peut plus finir : ils se battent des quinze jours pour un bout de fossé, ils font vite une reposée, et les voilà qui recommencent sans que ça mène à rien qu'après des années de ce commerce.

Les guerres d'autrefois, qu'on apprenait donc à l'école, ça se faisait au moins plus raisonnablement. On n'était pas trop empêché pour faire son ouvrage. Regardez-voir dans les petits cantons, quand ceux de par l'Autriche se croyaient de leur chercher niaise. Le piquette passait vers

la fin du tantôt pour dire : « Y a rassemblement demain, à telle place. » Bon ! Le matin le monde se levait à bonne heure pour vite gouverner. Contre vers les 8 ou 9 heures, les militaires commençaient d'arriver. On cassait une croûte en attendant sur ceux qui venaient des montagnes, et puis les officiers disaient : « A présent, on veut y aller. » Vers les 10 ou 11 heures, on te rencontrait l'ennemi, on se regardait un moment, on faisait quelques passes avant de s'empoigner pour de bon, et puis, hardi ! On ne barguignait pas. Il fallait que vers les 4 heures tout vous soit nettoyé. On mangeait le fromage, on cotergeait un peu pendant que les officiers allaient à la crétèque, et puis le général faisait vite un petit discours, qu'il était content de la troupe et souhaitait à tous un bon retour dans leurs foyers. Ceux qui ne restaient pas trop loin pouvaient encore faire leur train le soir s'ils ne traînaient pas par les pintes.

Pour la bataille du Léman, que les Suisses y ont donc flanqué cette tripatoüille aux Romains de l'antiquité, ça quand même dû donner tant soit peu plus long pour rassembler la troupe. Y en a qui avaient un puissant trajet : il aura bien fallu qu'ils prennent de l'empare et que les femmes fassent l'ouvrage quelques jours. Mais quand le monde a été là, l'herbe n'a pas eu loisir de croître bien longtemps avant que l'ennemi ait connu comme ça allait.

De beau savoir que ces Romains n'avaient rien à faire par là. Mais non pas se tenir chez eux, ils voulaient partout être maîtres. Ils se sont donc pensés qu'il leur fallait prendre la Suisse, et d'abord le canton de Vaud qui était déjà tant plaisant. Ma fi, ils avaient bon renom d'être des terribles guerriers, et quand on lui a fait rapport qu'ils avaient été vus sur la route du St-Bernard, le gouvernement de l'époque a décrété la mobilisation et a vite nommé un général d'attaque : un certain Divicon, je ne sais pas de quel endroit, mais en tout cas un joli homme, bien populaire, comme le général Dufour du Sonderbund ou Herzog en septante.

Pendant que les piquettes couraient les villages, Divicon a donc été faire une reconnaissance avec les dragons de Veytaux. Il a d'abord connu où il fallait placer son monde, proche de Roche, où la montagne avance un peu contre le Rhône, en sorte que de ce côté il était joliment gardé. Pour le pont de Chessel, il était aussi bien tranquille de n'être pas tourné ; y avait là des landsturm du Valais et du Grand District, et Divicon leur z'avait dit : « Si des fois vous voyez de ne pas pouvoir rester, fichez-moi en bas ce commerce. On aura bon loisir de rebâtir après ».

Bon ! justement les hommes commençaient d'arriver : ceux du canton de Vaud, de Fribourg et du Gessenay, et puis après ceux de Lucerne et des petits cantons, enfin ils y étaient trétous. Et quelle crâne troupe. Ils avaient beau n'avoir pas tant fait de ce drill, on sentait qu'y avait quelqu'un !

Ils finissaient les dix heures, aux alentours de Villeneuve, quand Divicon s'est ramené. Il les a mis au garde-à-vous pour passer la revue et leur z'a dit quelques mots d'encouragement :

— Confédérés, qu'il leur z'a fait, je ne veux pas vous faire un long discours. Il faut garder du souffle, que tout le monde veuille en avoir besoin. Mais vous pouvez compter que tout veut